

L'ÉSOTÉRISME DE « BÉOWULF »

Il faut mentionner encore les légendes symboliques, qui, dans de nombreuses traditions, représentent le serpent ou le dragon comme gardien des « trésors cachés » ; ceux-ci sont en relation avec divers autres symboles fort importants, comme ceux de la « pierre noire » et du « feu souterrain ».

RENÉ GUÉNON, *Le Symbolisme de la Croix*.

BÉOWULF, même considéré dans son état actuel (1), est non seulement la plus ancienne des épopées de cette langue que les philologues désignent comme le vieil anglais ou l'anglo-saxon, mais probablement de toute l'Europe de l'ère chrétienne. Elle en est aussi, à cause des difficultés linguistiques qu'elle présente, une des moins connues, car, n'ayant pas la renommée des récits d'Homère ni les possibilités patriotiques de la *Chanson de Roland* ou du *Cid*, c'est plutôt aux spécialistes du germanisme qu'elle a été livrée jusqu'ici ; mais si nous voulons en faire une étude pour cette revue, c'est précisément parce que nous la trouvons digne d'un sort bien différent de celui des batailles grammaticales et des expositions historiques qu'elle n'a que trop subies ; et nous oserons affirmer, avec l'espoir d'en donner les preuves avant de finir cet article, que si, au premier abord, *Béowulf* apparaît moins intéressant dans les détails de la tradition dont il émane que, par exemple, les poèmes homériques ou le *Kalévala* finlandais, son sens général, par contre, nous semble, dans les grandes lignes, beaucoup plus clair que le leur.

1. Le meilleur texte est peut-être celui de l'édition de R. W. Chambers (1914) ; plus récemment (1935) il y a eu une révision de celle de M. W. J. Sedgewick.

Nous exposerons tout d'abord, aussi succinctement que possible, le plan de *Béowulf* et les faits qu'il importe de connaître pour en dégager la signification : le roi danois *Hrothgar* (1), l'arrière-petit-fils de *Scyld Scefing*, vient de faire construire « une salle, un édifice pour boire l'hydromel, puissant, plus grand que tous ceux dont la rumeur était parvenue aux hommes » (2) et auquel il donne le nom d'*Héorot*. Mais le jour même où cette salle fut achevée, immédiatement après le premier banquet qui eut lieu entre ses murs, vint du marécage voisin un esprit farouche appelé *Grendel* ; celui-ci emporta une trentaine des thanes (3) qui y dormaient, opération qu'il répéta chaque nuit pendant la durée de « douze hivers » (4). Enfin un héros des *Géats* (ou *Weders* comme ils sont aussi nommés), *Béowulf*, ayant entendu parler des ravages du monstre, s'embarqua de son pays avec quatorze compagnons et vint offrir ses services au malheureux roi. Ce dernier accepta ; et après des festivités en l'honneur du nouvel hôte, on alla se coucher. *Grendel* arrive comme d'habitude et tue un des guerriers géats avant que *Béowulf* ne se réveille. Un combat s'ensuit et *Grendel* s'échappe, mortellement blessé, ayant laissé, comme gage de sa défaite, une de ses mains ferrées. Toute la ville, et surtout *Hrothgar*, se réjouit de la victoire de l'*earl*

1. Nous avons mis les noms propres de l'abrégé en italique pour les mieux faire ressortir ; mais ensuite ce n'est que quand il s'agit de *Béowulf* comme poème que nous avons conservé ce caractère.

2. *Béowulf*, vv. 68-70.

3. Nous conservons ici le mot anglo-saxon ainsi que plus tard le terme *earl*, l'équivalent du *jarl* islandais. Le *thane* était moins qu'un *earl*, mais il est difficile de déterminer exactement leurs rapports ; il se peut qu'ils fussent analogues à ceux des chevaliers et des bacheliers ou écuyers au Moyen Âge. Toutefois, c'est trente *thanes* qui sont ici emportés tandis que la mère de *Grendel*, plus bas, s'empare d'un *earl* ; aussi le *thane* qui fut garde-côtes de *Hrothgar*, dit, en voyant *Béowulf* pour la première fois : « Jamais je ne vis un *earl* plus puissant qu'un de votre bande ne l'est, le héros là-bas dans son armure. » (*Béowulf*, vv. 247-9). Tout cela n'est dit que d'un point de vue exotérique, même historique.

4. Remarquons en passant que les Anglo-Saxons comptaient leurs années en hivers ; ainsi la *Chronique anglo-saxonne* raconte que tel roi régna tel nombre « d'hivers ». N'est-ce pas une allusion au berceau arctique de la Tradition ?

étranger ; on organise des courses de chevaux (1) en son honneur pendant la journée et le soir on célèbre sa prouesse en chansons. Enfin, on se couche de nouveau ; cette fois-ci on donne à *Béowulf* une chambre à part. Mais les malheurs des Danois étaient loin d'être terminés, car la mère de *Grendel*, « une louve de mer », se glisse dans la salle pour venger son fils unique et mange *Aeschere*, « conseiller sage, le déchiffreur de runes » (2) de *Hrothgar*. Quand *Béowulf* apprend cette triste nouvelle, il n'hésite pas à se consacrer une deuxième fois à combattre tout seul avec le nouveau monstre. Cette fois il lui faut le chercher dans son repaire redoutable au fond des eaux du marais où, dit-on, la nuit on voit « un feu dans les ondes » (3). *Béowulf* y descend et après une lutte acharnée réussit à tuer la « femme marine ». Comme la veille, on l'honore de cadeaux et le lendemain il quitte le roi, qui l'aime comme « son propre fils » (4), avec une bannière sur laquelle il y a une image d'un sanglier, une épée, un casque, une cuirasse et huit chevaux, dons du roi, et un collier, don de la reine, *Wéalhthéow*, que seul celui des *Brising* surpassait. De retour chez les Géats, il rend visite à son roi *Hygelac* et lui donne la plus grande partie des cadeaux de *Hrothgar* tandis qu'il offre le collier à la reine *Hygd*. *Hygelac* lui fait cadeau d'une autre épée et ainsi se termine la première partie du poème. Ensuite, *Hygelac* est tué dans une bataille et quoique la reine offre le trône à *Béowulf*, parce que leur fils est encore très jeune, il n'accepte que d'être son conseiller. Mais à la mort de ce dernier il devient roi et règne pendant cinquante ans, lorsqu'un dragon, qui vole dans les airs, gardien de trésors très anciens, commence à ravager le pays par le feu et va jusqu'à démolir la salle même de *Béowulf*. Alors pour la troisième fois il se consacre tout seul ou à périr ou à tuer

1. Rappelons les courses sacrées de chevaux de l'Odyssée.

2. *Béowulf*, v. 1325.

3. *Ibid.*, v. 1366.

4. Voir *Béowulf*, vv. 947, 1176 et 1563.

le monstre. Les deux choses lui arrivent, car il tue le dragon et meurt lui-même d'une blessure reçue de ce dernier, après avoir bien regardé ses trésors. Seul un brave de son entourage, *Wiglaf*, eut le courage de l'aider dans cette bataille, les autres s'étant enfuis ; et c'est sur un ton de tristesse et de gloire passée, assez répandu dans la poésie anglo-saxonne, que se termine l'histoire, car on brûle le héros sur un bûcher et on élève au sommet du « promontoire des baleines » « un tumulus lumineux pour que son peuple ne l'oublie pas et que les marins puissent l'appeler le cairn de *Béowulf* quand leurs navires voguent sur la mer sombre » (1). Quoique *Wiglaf* se soit montré bon guerrier, on a l'impression qu'il est le seul de sa génération, et que le temps des héros est passé.

Il faut ajouter que tout cela est, pour ainsi dire, encadré de pensées chrétiennes ; ainsi Grendel et sa mère sont dits être de la race de Caïn, dont sont issus, à cause de son fratricide, tous les mauvais esprits ; ailleurs, le roi Hrothgar et *Béowulf* lui-même ne cessent pas de rendre louange au Créateur, au Dieu Tout-puissant, au Dieu des Armées, au Seigneur des Cieux, enfin d'employer toute la terminologie de la tradition chrétienne. Mais il ne faut nullement se laisser tromper par ces détails tout à fait extérieurs ; d'ailleurs, la plupart même des germanisants qui, comme tous les spécialistes, sont si peu disposés à admettre qu'un texte soit plus âgé que le manuscrit qui en est parvenu jusqu'à nous, sont d'accord pour reconnaître que ce poème est non seulement antérieur à son manuscrit, qui date de l'an mil à peu près, mais qu'il a très probablement une origine pré-chrétienne. Alors en lisant ces vers, il suffit tout simplement de négliger les détails en question ; et cela explique pourquoi nous avons dit plus haut que *Béowulf* apparaît moins

1. Pour le symbolisme de la baleine, voir René Guénon, *Les Mystères de la lettre Nun* dans *Etudes traditionnelles*, août-septembre 1938. Il s'agit ici, sans doute, de son aspect comme « poisson sauveur », car *Béowulf* est le sauveur de son peuple.

2. *Béowulf*, vv. 2805-08.

intéressant dans ses détails, du moins en apparence, que la plupart des autres poèmes de son genre.

Mais nous pensons que ce voile chrétien n'est pas le seul qu'il faut écarter, pour ainsi dire, avant de pouvoir pénétrer jusqu'au sens profond de cette très ancienne épopée. Suivant leurs méthodes habituelles, les universitaires n'ont pas tardé à trouver un prototype historique pour Hygelac et ainsi de suite pour la plupart des noms mentionnés dans le poème, sauf toujours pour Béowulf lui-même (1). Hygelac (2) était, paraît-il un roi d'extraction gothlandaise (3), le Chlochilaicus de Grégoire de Tours qui fut tué dans une expédition contre les Frisons entre 512 et 520 de notre ère. Pour Hrothgar ils ont eu plus de difficultés, mais ils sont arrivés à identifier Héorot avec la ville de Leire dans l'île de Seelande et il y en a qui pensent que le roi danois est le Roe de Saxo Grammaticus (4). Mais tout cela qui est probablement fort juste pour l'état actuel du récit est bien peu important ; et nous espérons pouvoir, par la suite, montrer que l'Hygelac du poème et les autres sont bien antérieurs à l'Hygelac historique et à ses contemporains. Ainsi les germanisants donnent le VII^e siècle comme la date la plus reculée du poème, tandis que nous pensons qu'il est non seulement antérieur à cette date, mais très probablement à l'ère chrétienne elle-même.

Tout d'abord, est-ce par hasard, comme le prétend le professeur R. K. Gordon, que *Béowulf* fut conservé intégralement alors que les autres épopées furent perdues ? Celles-ci étaient-elles « probablement à plusieurs égards de meilleurs poèmes » ? (5) D'après ce que nous connaissons de la poésie anglo-saxonne, et si nous sommes très loin d'être germa-

1. Toutefois il y en a qui l'identifient au *Bothvarr Biarki* islandais, mais nous reparlerons de cela plus tard.

2. Voir *Cambridge History of English Literature*, vol. I, ch. 2, pp. 26-27.

3. Voir *Ibid.*, vol. I, ch. 2, p. 26, où l'on dit que *géat* est analogue au grec *gautoi* et au norse *gotar*, c'est-à-dire que ce sont des Gothlandais.

4. Voir *Béowulf*, translated by D. H. Crawford, *The Mediaeval Library* édition, Appendix A, p. 136.

5. R. K. Gordon, *Anglo-Saxon Poetry*, Introduction, p. VIII.

nisant nous la connaissons pourtant assez bien pour juger de ce dont il s'agit, il y a très peu de ces poèmes qui soient autres que d'ordre religieux, et dans ce cas, qui est celui de la *Bataille de Maldon* et d'élégies plus anciennes (1) où évidemment il est question d'autre chose, nous en voyons également peu qui pourraient être intéressants du point de vue ésotérique, le seul qui nous occupe maintenant ; c'est dire que nous sommes entièrement opposé à la supposition du Professeur Gordon ; au contraire, nous pensons que *Béowulf* a été préservé précisément parce qu'il contenait et contient encore des connaissances qu'il importait de transmettre à la postérité. Des détails ont pu être ajoutés postérieurement, soit pour en déguiser le vrai sens, soit par ignorance de ce dont il était question (2) et il en est de même pour les détails historiques (3). Au fond ce n'est

1. Nous parlons des poésies qu'on a appelées *La Plainte de l'Épouse* et *Le Message de l'Époux* et surtout du *Wanderer* et du *Seafarer* (Voir Kershaw, *Anglo-Saxon and Norse poems*, pp. 1-71). Si ces dernières sont plus que de simples élégies, il faudrait les "démâser", à peu près comme nous le faisons actuellement pour *Béowulf*, mais cela serait peut-être un vain travail.

2 Il semble que le poème a subi les deux procédés, c'est-à-dire que le premier "éditeur chrétien", avait bien compris son sens ésotérique et, comme, nous l'avons indiqué, c'est pour cela qu'il l'a conservé ; ainsi, en disant que Grendel et sa mère étaient descendus de Caïn, il ne fait que donner l'origine analogue chrétienne de ce qui était leur propre origine germanique, les géants ou les nains, car on sait que Tubal-Caïn, descendant de Caïn, fut un géant et un forgeron et que les géants ou les nains ont la même fonction dans les récits germaniques ainsi que dans les légendes d'autres peuples. Rappelons les Cyclopes, compagnons de Vulcain, qui était également les deux choses. Que *Béowulf* ait aussi eu un "éditeur", chrétien qui ne le comprenait pas, est impliqué dans le passage où l'auteur plaint les efforts du roi Hrothgar pour obtenir la pitié divine "par oraison et sacrifice à des autels païens". (*Béowulf*, vv. 175-188).

3. La question d'historicité est plus difficile, mais il est à remarquer que plusieurs fois dans le poème il est question d'autres récits ; ainsi, après avoir tué Grendel, *Béowulf* est comparé à Siegmond, le Volsung, tandis qu'il est opposé à un certain Heremod qui, disent les germanisants, est pris comme le type du mauvais roi et qui, pensent-ils également, précéda probablement Scyld Seefing sur le trône danois, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas pu l'identifier du tout. Ensuite il y a l'allusion à l'histoire de Finn, dit roi des Frisons, qui revient ailleurs dans un fragment anglo-saxon, intitulé *Finnesburh* ; ici il s'agit d'une attaque contre la salle de Finn par son beau-frère danois Hnaef, qui est tué, et enfin de l'enlèvement de sa reine Hildeburh après qu'on l'a tué lui-même. Un troisième épisode est celui de la reine Thryth, femme d'Offa, roi des Angles, dont la nature cruelle, car elle tue ses prétendants avec une épée s'ils la regardent au visage, est opposée à celle de la reine Hygd qui était toute douceur. Encore une allusion est celle où il est question d'Eormenric et du collier que seul celui des Brising, qu'avait porté la déesse Freya, surpassait ; et finalement, au meurtre accidentel du frère aîné d'Hygelac, Herebæald, par un autre frère Haethcyn. Les

qu'une répétition ou plutôt une anticipation de ce qui est arrivé aux légendes d'Arthur.

D'après le résumé que nous avons donné de l'histoire de *Béowulf*, nous pensons que son lien avec la citation placée en exergue du présent travail ne demande plus d'explication, si ce n'est pour dire qu'il s'agit ici de « feu souterrain », non de « pierre noire », et de serpent et de dragon puisqu'en anglo-saxon les mots *wyrm*, « serpent », et *draca*, « dragon », sont employés l'un pour l'autre. Si nous mentionnons ici la *Divine Comédie*, ce n'est pas pour faire un rapprochement entre elle et *Béowulf*, car les deux poèmes partent de points de vue tout à fait différents, mais ils ont la réalisation de « l'Homme Universel » comme commun sujet, et le moyen d'y parvenir y comporte trois étapes ; au contraire, nous les avons placés ainsi côte à côte plutôt pour faire res-

germanisants ont réussi à identifier presque tous ces personnages ; mais n'avons-nous pas ici des récits ésotériques déguisés sous un voile historique ? Dans une note aux vers 2435 et suivants M. W. J. Sedgewick (voir son édition de *Béowulf*, 1935, p. 138) nous dit : « à l'histoire de Haethcyn nous pouvons rapporter le récit mythique de Holtr, qui, étant aveugle, tua sans le vouloir son frère Baldr » ; mais nous irons plus loin que M. Sedgewick, car nous pensons qu'il ne s'agit pas seulement de comparer les deux histoires, mais de les identifier, d'autant plus que le nom du frère tué d'Hygelac, Hérébéald, n'est peut-être pas sans rapport avec celui du dieu du Soleil, puisque *beold* veut dire « courageux », ou « noble », et *bealdor* « prince », et qu'ils viennent de la même racine, tandis que le nom du meurtrier, à son tour, a un lien probable avec celui du dieu Holtr, car le *haelt* de Haelthcyn lui ressemble sinon étymologiquement, du moins phonétiquement. De plus, le nom Heremod est très près de celui du messager des dieux, Hermod, qui va chez Hel, la déesse des morts, à la recherche de Baldr et qui ainsi est le héros de l'histoire, et il se peut qu'il y ait eu une confusion entre lui et son frère aveugle, peut-être même ne s'agit-il pas de confusion, mais d'une désignation expresse d'un dieu bénéfique non-chrétien. Alors « le type du mauvais roi », ne serait autre que le malheureux Holtr lui-même ; et ainsi le contraste entre lui et le descendant d'Odin, le Volsung Siegmond, aurait beaucoup plus de force que s'il n'était comparé qu'à n'importe quel roi et, puisqu'on ne l'a pas identifié, cet Heremod ne peut pas être quelqu'un de très célèbre. D'autre part, l'histoire de Finn est d'apparence très près de celle de Troie et de la belle Hélène, et il s'agit probablement d'un enlèvement de la *Shakti*, tandis que celle de la reine Thryth nous fait penser à Atalante et à ses pommes d'or ou même à Brunhilde et à ses pierres dans certaines versions de son histoire, car Thryth n'est évidemment pas un personnage de « l'histoire profane ». Quant au collier, nous pensons qu'il est question du collier des Brising même, puisqu'il est tellement important que Daeghraefn (*Béowulf*, v. 2503) tue Hygelac, qui le porte, paraît-il, en bataille, pour le lui prendre, mais *Béowulf* l'empêche, en le tuant à son tour. Il s'agit sans doute du symbolisme du torse qui est surtout un emblème des Chevaliers et qu'on retrouve dans leurs ordres, notamment dans celui de la Toison d'Or. Alors il semble que tous ces événements historiques sont susceptibles d'être changés en légendes germaniques.

sortir l'énorme diversité qui peut exister dans la littérature ésotérique ; cependant, les dernières paroles du héros mourant de notre épopée : « Le Destin (1) a emporté les gens de ma race, les *earls* puissants, tous au sort préordonné ; et il me faut les suivre » (2), correspondent au vers si souvent cité du Florentin :

In la sua voluntate è nostra pace ;

1. Le terme anglo-saxon *Wyrd* (de *wearthian*, " ce qui arrive ", c'est-à-dire le destin) d'une importance capitale, car c'est *Wyrd* (que l'on trouve parfois au masculin, comme au vers 2421 de notre poème), qui est souvent prise comme toute-puissante à l'égard des hommes, ces derniers étant *faege* (prédestinés) par rapport à elle. Ainsi dans le *Wanderer* (vv. 5 et 100) on a les expressions *Wyrd bið ful araed* et *Wyrd sêo mære* qui veulent dire respectivement " Le Destin est fixé absolument " et " Destin, le glorieux ", ou plutôt " le puissant ", ici ; ailleurs dans le *Seafarer* (v. 115) on trouve *Wyrd bið swiðtre*, " le Destin est plus fort ", et dans ce que l'on appelle le *Rhyming Poem* (v. 70) il y a la phrase *me thaet Wyrd gewæaf*, c'est-à-dire " Le Destin me tissa cela ". On se souviendra de l'expression islamique *maktûb*, " il est écrit " ; et les citations que nous venons de donner lui sont assimilables, si l'on a en vue l'équivalence du symbolisme du livre et de celui du tissage. Or, les *Nornes* germaniques ainsi que les *Parques* grecques sont représentées comme des tisseuses (voir Kershaw, *Anglo-Saxon and Norse poems*, pp. 122-24 le récit norse *Darratharejoth*).

Il y a aussi une autre expression islamique, encore plus connue, que nous sommes tenté de citer à ce propos ; nous voulons dire l' " *Allahu akbar* ", " Dieu est plus grand ", qui ressemble de très près surtout à *Wyrd bið swiðtre* que l'on retrouve sous la forme de *Wyrd sêo swiðtre* dans la *Ruine* (v. 17) et ailleurs. Nous ne disons pas que les deux expressions sont assimilables : nous indiquons seulement qu'elles se ressemblent, car nous n'osons pas affirmer que *Wyrd* fut le Dieu transcendant germanique, puisque, comme nous l'avons indiqué, le mot est habituellement féminin, mais cela soulève cette question fort intéressante. On peut dire que ce n'était certainement pas *Odin*, car on sait qu'il perdit un œil en gagnant la connaissance et que, lui-même, il consultait les *Nornes* ; aussi les Romains en firent l'équivalent de Mercure, l'analogie du mercredi français étant *Wednesday* en anglais ; encore moins fût-ce *Thor* qui était, il est vrai, assimilé à Jupiter, jeudi ayant *Thursday* en anglais et *Donnerstag* en allemand comme analogues, mais seulement en tant que dieu du tonnerre. L'emploi de *Wyrd* au pluriel (voir *Wanderer* v. 107) fait penser que, du moins sous cette forme, elle était l'équivalent des *Nornes* (rappelons les trois *weird sisters* du *Macbeth* de Shakespeare), mais quand elle est au singulier elle a l'air d'être au-dessus de toutes les autres déités germaniques que nous connaissons. L'historien J. R. Green écrit à ce sujet : " Derrière ceux-là (les divinités dont nous venons de parler et d'autres, aussi bien connues), flottaient les formes nébuleuses d'une mythologie plus ancienne, *Wyrd*, la déesse de la mort dont la mémoire resta longtemps dans le *weird* des superstitions du nord . . . " (Voir J. R. Green, *A Short History of the English People*, ch. I). Nous nous demandons s'il n'y avait pas avant, ainsi que l'indique peut-être l'emploi, qui est rare, mais qui existe, de *Wyrd* au masculin, une forme masculine de cette divinité dont seulement l'aspect secondaire est resté, son aspect principal s'étant, pour ainsi dire, assimilé au " *Tao* qu'on ne peut pas connaître ", en tout cas le rôle de *Wyrd*, tel que nous le connaissons, semble être l'équivalent de celui de *Shiva* chez les Hindous.

2. *Béowulf*, vv. 2814-16.

et tous les deux sont l'équivalent dans leurs traditions respectives du *bālyā* hindou. Nous avons commencé par la fin pour faire constater une fois pour toutes que nous n'exagérons pas, quand nous prétendons que cette épopée est d'un sens ésotérique profond.

Il nous faut maintenant montrer la voie que prend le héros Béowulf, pour arriver au but suprême. Il nous semble qu'il y a ici tout de suite un piège ; au premier abord on pourrait être tenté de prendre la victoire remportée sur Grendel comme première épreuve initiatique, celle sur sa mère comme deuxième et enfin celle sur le dragon de feu comme troisième ; mais comment alors expliquer le combat sur la terre avec Grendel et ensuite la descente au fond des eaux pour tuer la mère ? Il semblerait plutôt qu'il y ait ici un mélange des rapports ; mais nous pensons, au contraire, que tout est en ordre et que les deux combats ne sont qu'une même épreuve, d'autant plus que la mort de Grendel rend la situation de Héorot pire que jamais au lieu de l'améliorer. C'est plutôt un incident qui est raconté au premier banquet donné à Béowulf et qui fut antérieur aux deux combats, incident où il s'agit d'une natation qu'accomplit ce dernier comme jeune homme avec son ami Breca, sur lequel il faut porter toute notre attention. Ils nagèrent cinq nuits (1) ensemble, puis Breca qui était plus faible fut séparé de lui par les ondes, mais « Moi », raconte-t-il, « je fus tiré jusqu'au fond par un adversaire, tigré et sauvage, qui, ainsi redoutable, s'accrocha à moi et me saisit, mais il me fut accordé de l'atteindre, le monstre terrible, par la pointe de mon épée, ma lame de bataille ; et l'élan du combat entraîna à la mort, par un coup de ma main, la bête puissante. Ainsi des ennemis malveillants m'opprimèrent, mais je leur rendis le service qu'il fallait avec ma si chère épée ; en vérité, ils

1. On se souviendra que dans l'Odyssée le héros nage également dans la mer pendant plusieurs jours.

n'eurent point de joie à ce banquet (1) où ils pensaient me dévorer, vils destructeurs, assis comme ils l'étaient autour du régal près du fond de la mer (2) ». Il les tue tous et « au lever du jour la lumière brilla de l'orient (3) » ; enfin, « le destin aide souvent le guerrier dont le sort n'est pas encore fixé quand son esprit est fort » (4).

Il semble être question ici d'une réalisation des états inférieurs ou d'une purification de leurs possibilités ; nous ne pouvons pas le déterminer exactement faute de détails complémentaires sur la tradition germanique. Il se peut aussi qu'il s'agisse de la conquête de « l'état primordial » lui-même ; la mention de la lumière qui « brilla de l'orient » semble en réalité indiquer une acquisition de connaissance effective ; Béowulf finit par arriver « aux bords de la terre des Finns », mais nous ignorons ce que cela implique (5).

1. La mention du banquet n'est pas une décoration poétique de métaphore comme on pourrait être tenté de le croire ; au contraire, il s'agit d'une contrefaçon du banquet dans la salle qui, comme nous l'indiquons plus loin, était rituel dans la tradition germanique.

2. *Béowulf*, vv. 553-564.

3. *Ibid.*, v. 569.

4. *Ibid.*, v. 572-573.

5. Une autre question, fort intéressante, est ici soulevée : quelles sont les significations des noms de peuples ici employés ? C'est-à-dire surtout des Danois et des Géats. Evidemment puisqu'il ne s'agit pas de personnages historiques, il ne s'agit pas non plus des peuples historiques qui sont ainsi nommés : ce sont plutôt des désignations de fonctions dans la hiérarchie germanique. Ainsi on se demande si les « Danois de la Lance », et les « Danois de l'Anneau », ne sont pas des termes pour indiquer une caste quelconque par rapport à ceux qui sont appelés simplement les Danois du Sud, etc. ; d'ailleurs, les deux désignations en question sont très symboliques et, en outre, complémentaires l'une par rapport à l'autre. On trouve aussi les appellations de « Danois brillants », et de « Scyldings », ou les « fils de l'écu » ; au fond ce sont des indications qu'il est ici question d'un « ordre templier », comme nous l'indiquons par la suite, dont les membres sont tombés en décadence, puisqu'ils n'osent pas attaquer Grendel eux-mêmes ; c'est-à-dire qu'ils ont en quelque sorte perdu le « manda du Ciel ». Quant au mot *Dene*, « danois », il n'y a que deux mots qui lui ressemblent en anglo-saxon et qui auraient un sens ici : *denn*, qui donne l'anglais *den* dont le sens est « antre », et *denu* d'où viennent les mots, trouvés surtout dans le dialecte de l'anglais du Nord, *dean* et *dene* qui veulent dire « vallée » ; c'est le sens de « creux », qui se trouve dans les deux termes et qui ne nous semble pas sans rapport avec notre sujet, car un centre spirituel est l'endroit qui « contient », la tradition ; ce qui, en supposant que la dérivation soit possible, ce que nous sommes bien loin d'affirmer nous-même, confirmerait encore d'un autre point de vue la thèse soutenue plus loin, qu'Héorot est un centre spirituel très important de la tradition germanique. Le mot *Géat*, par contre, on est tenté de le rapporter au *géat* anglo-saxon, « porte », en français, *gate* en anglais moderne) ; ainsi les relations de Hrothgar et de

Toutefois, il est évident qu'il s'agit de quelque chose de plus qu'une initiation première, car nous pensons que Béowulf l'avait déjà reçue, quand « à l'âge de sept hivers (1) le prince des trésors, l'aimable souverain des peuples, me prit à mon père, le roi Hrethel, m'éleva et me chérit, me donna du trésor et me régala, n'oubliant pas notre parentage; pendant qu'il vivait, je ne fus pas moins aimé, enfant que j'étais, que ses propres fils Herebéald, Haethcyn ou mon Hygelac » (2). Or, il est clair que dans la tradition germanique c'était le roi lui-même qui était le maître spirituel, sinon, comment expliquer la dévotion que lui témoignent ses *thanes* même jusqu'à une époque assez récente (3) ? et que

Hygelac seraient celles de la "caverne", et de son "entrée", et le changement de centre spirituel, indiqué par le transfert de sa bannière à Hygelac, équivaldrait à une "exotérisation", pour ainsi dire, de la tradition en question et, par contre, impliquerait un "retirement", de Hrothgar lui-même dans une direction plus centrale vers le Centre Suprême. Nous n'avons encore rien dit des Finns dont il est actuellement question dans le texte ; c'est que nous ne trouvons rien même d'hypothétique comme avec *Dene* et *Géat*, à moins qu'il y ait ici un rapprochement à faire avec la racine qui donne l'anglais *fen*, c'est-à-dire-marécage. Quel en serait le sens demanderait-on ? Le pays des Finns serait, alors, le pays des marais et "Finnesbuch", la ville des Finns, déjà mentionnée dans une note précédente, en serait le centre ; et l'on aurait ainsi un centre spirituel des marais par opposition au centre contre-initiatique des-monstres, également situé dans un marais ; il serait, naturellement, d'une moindre importance que celui de Hrothgar, ce qui expliquerait pourquoi Béowulf y va avant d'aller à Héorot. D'ailleurs, il y aurait aussi une raison pour la bataille entre Finn et son beau-frère danois Hnaef, c'est que son mariage était une "usurpation", en quelque sorte des privilèges du centre suprême germanique, représenté par Hnaef et les Danois ; ainsi cela serait vraiment une autre "guerre de Troie". De plus, on se souviendra que c'est dans le *Fen District* que Hereward, *the Wake*, se réfugia quand il combattait contre Guillaume I^{er} en 1071 et que Glastonbury, si célèbre dans la tradition celtique, est également au milieu d'un marécage ; il y aurait peut-être allusion au symbolisme du labyrinthe. La mention de la tradition celtique nous amène à suggérer encore une possibilité pour la dévotion de Finn ; c'est que ce sont les Irlandais eux-mêmes qui étaient anciennement appelés les *Féne* et dont les gardes royaux étaient nommés *fiann*.

1. Rappelons que c'est vers cet âge que le brahmane reçoit habituellement sa première initiation.

2. *Béowulf*, vv. 2428-34.

3. Voir l'épopée anglo-saxonne de la *Bataille de Maldon*, récit contemporain d'une escarmouche qui eut lieu en 900 environ entre les suivants du roi Ethelred et les Danois envahisseurs. Nous citerons aussi un extrait de la *Chronique anglo-saxonne* de l'an 755 dans lequel on voit que l'esprit de la tradition germanique était encore très vivant : "Cependant le roi (Cynewulf) entendit (le bruit de leur arrivée) et alla à la porte où il se défendit vaillamment jusqu'au moment où il vit le prince (Cyneheard, son rival) ; alors, il se précipita sur lui et le blessa sérieusement ; et la lutte autour du roi continua jusqu'à ce qu'il fut tué. A l'appel de la femme (sa maîtresse vraisemblablement) les *thanes* du roi s'aperçurent du fracas et accoururent dans l'état où

par conséquent, c'est la « salle » (1) qui remplace le temple ou l'église (2), et ainsi tout ce qui s'y passe, le banquet où l'on buvait l'hydromel (3) qui doit ici correspondre au vin, et à ce que ce dernier implique, ainsi que la distribution du trésor à ses suivants par le prince, qui est appelé « le donateur d'or », doit avoir été non seulement rituel, mais à caractère ésotérique ; ainsi, dès que Béowulf reçoit une partie du

ils étaient et à toute vitesse. Le prince offrit à chacun propriété et vie, mais nul d'entre eux n'accepta ; au contraire, ils combattirent jusqu'à ce qu'ils tombèrent tous morts, sauf un otage breton (c'est-à-dire du pays de Galles), et, même lui, fut grièvement blessé. Le lendemain les *thanes*, qui n'avaient pas accompagné le roi, entendirent parler de sa mort. Ils se mirent à cheval tout de suite — son *ealdorman* Osrie et son *thane* Wiferth ainsi que tous ceux que le roi n'avait pas amenés avec lui — et attaquèrent le prince dans la ville où gisait le corps du roi ; mais les autres (les suivants du prince) avaient fermé les portes sur eux ; on engagea la bataille. Il (le prince) leur offrit le choix de propriétés et de terres, s'ils lui accordaient le royaume ; il ajouta que leurs parents, qui étaient avec lui, ne l'abandonneraient jamais ; et ils répondirent que *nul parent ne leur était plus cher que leur seigneur et que jamais ils ne serviraient son meurtrier*. A leur tour, ils exhortèrent leurs parents de l'abandonner et de s'en aller sains et saufs. Ils (les parents, les suivants du prince) répondirent que l'on avait offert la même chose à leurs compagnons (Osric et les autres) qui furent avant le roi, *mais qu'ils n'avaient pas plus l'intention d'accepter que leurs compagnons, qui furent avant avec le roi, ne l'avaient*. Et en effet, les suivants du prince, ainsi que ceux du roi l'avaient fait auparavant combattirent jusqu'à la mort.

1. Rappelons la destruction de la salle d'Etzel (Attila) dans le *Nibelungenlied*, ainsi que le rôle important que joue la salle dans la vie des dieux eux-mêmes qui firent construire Valhalla par les géants ; cette dernière fut la demeure des héros après la mort dans la bataille, c'est-à-dire que le Paradis germanique est représenté par une salle.

2. Il y a, il est vrai, une allusion à un temple dans le texte (*Béowulf*, v. 175) que nous avons cité dans une note plus haut, comme exemple d'un passage ajouté par un « éditeur », chrétien qui ne comprenait pas ; le terme en question *heargtraef* est une combinaison du mot signifiant « enceinte », et du mot signifiant « tente », et ne semble pas être un temple, du moins dans le sens où les autres traditions comprennent ce mot. Les philologues mêmes n'osent pas donner une dérivation à *hearg* ; il ressemble de très près au *harry* de l'anglais moderne, qui veut dire « ravager », mais dont il y a une autre forme, *harrow*, ayant la signification de « herser ». N'y aurait-il pas peut-être un rapport entre le champ où l'on herse et l'enceinte qui l'enferme ? C'est-à-dire qu'il y aurait ici une allusion au culte sacré du labourage : le *traef* serait alors la tente qu'on y érigait, comme on le fait, même actuellement, dans d'autres pays traditionnels, pour certaines fêtes spéciales.

3. L'importance accordée à l'hydromel est indiquée plusieurs fois ; ainsi ce sont « des bancs d'hydromel », que Scyld Sceefing « arracha des mains de bandes hostiles de plusieurs tribus », (*Béowulf*, vv. 4-6) au commencement, du poème, et au vers 769 on trouve le mot *ealuscerwen* qui signifie « perte d'ale », le *meodu*, « hydromel », et l'*éalu*, « ale », étant ici employés l'un pour l'autre ; alors, le passage veut dire littéralement « chacun des guerriers, oui, même des *earls*, étaient dans un état de perte d'ale », c'est-à-dire dans une panique, ce qui n'aurait évidemment pas de sens si l'hydromel était simplement une boisson ; et nous pensons qu'il s'agit encore une fois d'un symbole de la connaissance.

« trésor », une première initiation est impliquée ; et alors nous pensons plutôt que cette épreuve de nageur doit, après tout, correspondre à l'obtention de « l'état primordial » (1). De quoi, demandera-t-on, dans ce dernier cas, est-il question dans l'histoire de Grendel et de sa mère ? Nous n'osons rien affirmer de définitif là-dessus, toutefois nous suggérerons une solution : c'est que cet épisode de Grendel et de sa mère est quelque chose, pour ainsi dire, de « hors série », qu'il s'agit de la fonction spéciale de Béowulf ; et cette fonction correspondait à celle des Templiers dans la tradition chrétienne.

Et voici nos raisons : le roi Hrothgar qui succéda à Héor-gar, ce dernier étant de son propre aveu « meilleur que lui » (2), et qui régna cinquante ans sur les « Danois de la Lance » ou les « Danois de l'Anneau », comme ils sont appelés indifféremment, ainsi que sur les Danois du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest, c'est-à-dire sur tous les Danois, n'est rien de moins que le conservateur lui-même de la tradition germanique. Que ses sujets soient ainsi nommés sans discrimination implique qu'il était à leur centre, mais une preuve encore plus convaincante est qu'il construit une « salle » et, comme nous l'avons déjà montré, la salle équivalait ici au temple. Par conséquent, la « salle la plus splendide » (3) doit forcément être le centre spirituel pour toute cette tradition ; d'autant plus que son nom Héarot ou Héort, comme elle est également nommée, signifie « cerf » et que même en anglais moderne le mot signifiant « cerf » se prononce encore d'une façon identique au mot « cœur » (4) et du point de vue symbolique lui a toujours été assimilable.

1. Il vaut la peine peut-être d'indiquer ici que Béowulf achève une deuxième épreuve de natation (vv. 2359-2369) où il porte sur son épaule « trente cuirasses », et finit par nager jusqu'à son propre pays ; comme on le verra par la suite, les deux épisodes ne semblent pas être sans rapport l'un avec l'autre.

2. *Béowulf*, v. 469.

3. *Ibid.*, v. 78.

4. Voir Shakespeare, *Twelfth Night*, acte I, scène I, vv. 16-21 où il y a un jeu de mots sur *hart*, « cerf », et *heart* « cœur », qui est dans ce cas sous-entendu. L'anglo-saxon pour cœur est *heorte*, qui est féminin.

Nous pensons même que Hrothgar désigne une époque entière où l'adaptation de la tradition fut moins « bien » nécessairement qu'elle ne le fût avant, sous Héorogar — sans doute aussi une désignation de période — et que nous avons ici, comme d'ailleurs toujours dans l'histoire des traditions, une série de décadences dont les « douze hivers » d'attaques de Grendel marquent jusqu'à ce point le niveau le plus bas. Toutefois, il est à remarquer que jamais Hrothgar lui-même n'est emporté par Grendel, et l'on penserait que ce serait ce que ce dernier désirerait plus qu'autre chose. Voici ce qu'en dit le texte, qu'il faut dépouiller de la terminologie chrétienne dans laquelle il est enveloppé : « Il (Grendel) fréquentait Héorot, la salle si splendide en or pendant les nuits sombres, mais s'approcher du siège des dons, du trône des trésors, lui était interdit par son Créateur, car il ne connaissait pas Sa pensée » (1), ce trône, c'est-à-dire Hrothgar, étant le « saint Jean germanique », est lui-même au delà de toute décadence ; ainsi il ne s'agit nullement, au fond, du *Roe* de Saxo Grammaticus en tant que ce dernier fut un personnage de « l'histoire profane ».

Les spécialistes qui sont si fiers de leurs méthodes scientifiques et logiques, sont parfois d'une inconséquence qui, même de leur propre point de vue, est quelque peu étonnante. Ayant identifié tous les personnages, ils oublient trois d'entre eux qui sont tout de même assez importants ; nous parlons de Grendel, de sa mère et du dragon de feu. S'il s'agissait vraiment du Hrothgar historique, il devrait aussi logiquement être question d'un Grendel historique ; et voilà pour nous la plus convaincante preuve que ni Hrothgar et les autres ni Héorot et les autres endroits n'appartiennent à l'histoire, du moins dans le sens où ce mot se comprend d'habitude aujourd'hui. Cependant, si on lui applique le sens « d'histoire sacrée », non seulement les êtres humains qui figurent dans le conte, mais les monstres aussi y appar-

1. *Béowulf*, vv. 166-169.

tiennent, car Grendel et sa mère ne sont autre chose que les gardiens d'un centre contre-initiatique.

Nous avons dit plus haut que les combats contre Grendel et sa mère ne devaient être comptés que comme une même épreuve. Or il y a un détail assez curieux qui concerne cette dernière ; c'est que deux fois dans le texte (1) on emploie un pronom masculin pour la désigner. Si cela n'arrivait qu'une fois, on penserait, en effet, qu'il n'y a là rien de plus qu'une faute de scribe, mais comment expliquer que cela arrive deux fois si ce n'est que le monstre « mère de Grendel-Grendel » avait les deux genres, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un androgyne ? et nous pensons qu'il est assimilable à l'« androgyne infernal » que l'on retrouve assez souvent au Moyen Age comme désignation de Satan lui-même. Nous avons écrit « Mère de Grendel-Grendel » pour l'opposer à « l'androgyne primordial » Adam-Eve, car l'inversion des rapports est très nettement maintenue dans le poème (2), où il est évident que la mère de Grendel joue un rôle plus important que son fils, puisque c'est elle qui le venge et qui est gardienne de leur repaire souterrain, et surtout que Héorot n'est sauvé que quand elle est morte.

Voici leur description d'après le roi « sage », Hrothgar : « J'ai entendu dire par certains de ma famille qui sont mes conseillers dans la salle et qui habitent la campagne, qu'il y avait un tel couple, marcheurs énormes des marais, esprits qui viennent d'ailleurs, hanteurs du marécage (3),

1. *Ibid.*, v. 1260 et 1392

2. Il faut reconnaître que le texte (vv. 1281-1284) dit : « Alors la mère de Grendel entra ; moindre fut la terreur en proportion que la puissance et la peur qu'inspire une femme en bataille sont moindres que celles qu'inspire un homme ». Cela nous semble fort peu germanique, puisque l'on connaît la position que cette tradition accorde aux Walkyries ; par contre, le « péché d'Eve », a fait que les femmes sont toujours considérées comme plus faibles dans la Chrétienté, et il semble que nous ayons ici encore une addition d'origine chrétienne. Une autre explication serait que c'est un emploi de l'ironie, puisque les ravages que « la femme marine », fait sont beaucoup plus terribles que ceux causés par son fils.

3. L'emploi de diverses désignations pour une même chose est une particularité de la poésie anglo-saxonne, ainsi plus tard on parle de la « chandelle du Ciel », qui veut dire le soleil tout simplement. On appelle ce procédé un *Kenning*.

dont l'un était à la ressemblance d'une femme, ou plutôt ils pensaient que c'était ainsi ; l'autre créature difforme fréquentait les chemins boueux de l'exil sous la taille d'un homme, sauf qu'il était plus puissant que tout autre homme ; et dans les temps passés les habitants de la terre l'avaient nommé Grendel (1). De son père ils ne savent rien ni s'il y avait avant de tels esprits nocturnes ou si ceux-là sont les premiers. Ils occupent une terre obscure, des falaises de loups, des rochers ouverts au vent, une fondrière périlleuse (2) où un ruisseau montagnard se précipite sous les pierres sombres et devient un fleuve souterrain. C'est à moins d'une mille d'ici que se trouve cet étang ; au-dessus de lui pendent des bocages givrés ; là les arbres à longues racines de la forêt jettent des ombres sur l'eau. Chaque nuit y est visible une sinistre merveille, un feu dans les ondes. Parmi les enfants de l'homme il n'y en a pas un, aussi sage soit-il, qui puisse mesurer leur profondeur. Quoique le marcheur des landes, poursuivi de près par les chiens, le cerf aux forts andouillers, prenne refuge dans la forêt après la longue chasse, il préfère abandonner la vie, son haleine sur les bords, que d'y cacher la tête. Ce n'est nullement un endroit agréable ; de là, la surface des vagues sombres monte jusqu'aux nuées quand le vent agite une tempête, et les airs deviennent obscurs et les cieux versent des larmes » (3).

Voici encore quelques détails complémentaires : « Quand elle (la mère de Grendel) vint au fond, la louve de mer em-

1. Nous avons déjà parlé de la signification des noms des peuples ; il faudrait maintenant dire quelque chose sur ceux des personnages. Grendel signifie peut-être " celui qui distribue les pièges „ *de grin*. " piège „, et *daelan* (*deal* en anglais moderne). " distribuer „. Hrothgar et Héorogar ont pour terminaison *gâr* qui veut dire " lance „ ; *hroth* vient peut-être de la racine qui donne l'anglais *rather* et qui aurait ici le sens de " rapide „, tandis que *héaru* est un des mots pour " épée „, mais il se peut que ce soit plutôt de *here*, " guerre „, qu'il soit question ici. Hygelac semble avoir un rapport avec *hyge*. " pensée „, et sa terminaison *lac* est apparentée au mot gothique *laih*s qui veut dire " danse „, et que l'on retrouve probablement dans le *lai* français. On parlera plus tard de la signification de Béowulf. Toutefois, il est à remarquer que nous ne savons pas si nous avons les noms des personnages originaux ou seulement ceux des personnages historiques auxquels on les a assimilés.

2. Voir note 3, à la page précédente.

3. *Béowulf*, vv. 1345-1376.

porta le prince à la cuirasse maillée dans sa demeure... alors le héros s'aperçut qu'il était dans une salle hostile et étrange où nulle goutte d'eau ne parvenait à lui ; d'ailleurs, le fleuve ne pouvait plus le saisir subitement à cause du toit voûté ; là il vit une flamme scintillante dont la lumière brillait (1) ». Et plus loin dans ce même passage : « il vit aussi, parmi les armes, une vieille épée des géants, avec de forts tranchants, la gloire des guerriers ; c'était l'élite des armes, mais trop grande pour que n'importe quel autre homme puisse la manier dans le jeu de la bataille, sûre et splendide, œuvre des géants... la lame perça le corps prédestiné ; elle tomba à terre. Le tranchant était sanglant, l'homme content de son travail. Brillante fut la lueur de la lumière à l'intérieur (2) comme dans le firmament brille la chandelle sereine des cieux » (3).

Enfin l'épée fond (4) comme « de la glace » et il ne reste que « la garde dorée » que Béowulf emporte avec lui ainsi que la tête de Grendel pour les présenter à Hrothgar.

Nous avons donné tous ces détails, car nous pensons qu'il y a là un symbolisme très clair. On a tout ce qui constituerait un « centre infernal » ; c'est-à-dire que toutes les choses que l'on rapporte généralement à un centre spirituel y figurent, mais avec un sens maléfique ; ainsi les bois sont couverts de givre, le lac fait peur au cerf (et n'oublions pas que Héorot veut dire « cerf ») ; il y a un feu ainsi qu'un fleuve, mais les deux sont souterrains ; en outre, le repaire des monstres n'est pas simplement au fond des eaux, mais en dessous de ce dernier même, c'est-à-dire qu'on ne saurait descendre plus bas. Quant aux monstres eux-mêmes, Grendel est dit un « esprit

1. *Ibid.*, vv. 1506-1517.

2. On dirait que cette deuxième allusion à la lumière indique sa transformation de « flamme scintillante infernale » en « lueur brillante céleste », résultat de la victoire de Béowulf.

3. *Béowulf*, vv. 1556-1572.

4. Cette épée ne sert que pour tuer la mère de Grendel, puis elle disparaît. Peut-être s'agit-il du même symbolisme que celui qui mandate que l'*Excalibur* d'Arthur soit noyée après qu'elle a cessé de servir. Les deux épées sont trouvées et appartiennent, pour ainsi dire, à quelque chose de plus transcendant que la manifestation humaine des deux héros qui les manient.

d'ailleurs », mais il est en même temps « sous la forme d'un homme », tandis que sa mère est dite « une femme marine » et « une louve de mer » ; ni dans l'un ni dans l'autre cas il n'est ici question de dragon. Mais nous ne voyons ici rien de contradictoire, car dans le premier cas il semble qu'il y ait un rapport avec les géants et dans le deuxième avec le loup-garou (1) ; à propos de ce dernier, dont l'étymologie doit correspondre à celle du mot anglo-saxon *werewolf* qui veut dire « homme-loup », on sait que c'est une sorte de sorcier qui erre la nuit transformé en loup. Aussi l'occupation de Grendel et de sa mère est-elle intéressante : ne s'agit-il pas de maintenir le « feu infernal » ? et qui a forgé les armes en question si ce n'est eux-mêmes ? Cela est d'autant plus probable qu'ils sont dits de la race de Caïn, et l'on sait, ainsi que nous l'avons indiqué ailleurs, qu'un des descendants de ce dernier fut « Tubal-Caïn, instructeur de tout artisan en cuivre et en feu » (2) ; nous répétons qu'il s'agit ici d'un centre de la contre-initiation germanique. Mais il nous semble qu'il y a un rapport très étroit entre la mère de Grendel, la louve de mer, et Béowulf lui-même, car une partie de son nom indique également un lien avec le symbolisme du loup.

Nous ignorons quelle étymologie les spécialistes attribuent au nom en question ; ce n'est pas que nous n'ayons pas voulu les consulter sur ce sujet, mais plutôt que, où nous avons cherché, il n'y a pas eu le moindre essai de lui donner une signification. Alors celle que nous allons tenter vient entièrement de nous-même, mais, étant plein de méfiance quand il s'agit d'originalité, nous espérons que nous ne sommes pas tout de même le premier qui l'a suggérée, et si nous ne pouvons pas ici reconnaître une dette, nous pensons qu'il y a peut-être quelque part des confirmations de notre explication. Comme nous l'avons dit, la deuxième partie du

1. L'histoire du « Chaperon Rouge » y fait peut-être allusion, où l'on se souviendra que c'est un loup qui mange la grand-mère de cette dernière ; c'est-à-dire qu'il est question encore une fois de femme et de loup.

2. *Genèse*, ch. IV, v. 22.

nom vient sans doute du mot anglo-saxon signifiant « loup » ; c'est la première partie qui présente des difficultés. Mais il nous semble qu'il n'y a qu'une explication qui n'aurait pas l'air d'une plaisanterie philologique ; c'est que *béo* vient de la racine qui donne le mot *bow* (arc) en anglais moderne, dont l'équivalent anglo-saxon est *boga* ; d'autres exemples sont *bóg* (*bough* en anglais moderne), qui veut dire « branche » ainsi que les verbes *bugan* « incliner » et *biégan* « plier » et enfin *béag* qui est sans doute l'analogue du mot français « bague ». On voit, cependant, que cette seule possibilité est bien loin d'être limitée, mais qu'au contraire, elle est très suggestive, ayant pour idée commune celle de « tension » ou même peut-être celle de « tendance » (1) ; alors *Béowulf* veut dire « tension » ou « tendance de loup », voire même « arc de loup » ; il pourrait y avoir aussi une idée de « pont », puisque l'arc est un pont et la bague deux ponts joints pour former un cercle. Alors il nous reste à expliquer ce qu'exprime exactement « tension de loup ».

Il y a une identification historique que les érudits acceptent comme plus douteuse que les autres, celle de *Béowulf* lui-même, ainsi que nous l'avons déjà indiqué dans une note, au roi islandais *Bothvarr Biarki* (2), dont les détails ressemblent de très près à ceux de *Béowulf*, en tant qu'il fût tueur de monstres, mais nullement en tant que personnage historique, et voilà la raison pour laquelle cette identification est regardée comme moins certaine, mais on aura déjà compris que pour nous cela est plutôt une preuve concluante que les deux personnages sont les mêmes, puisque ce sont précisément les détails historiques et locaux qu'il faut écarter dès lors qu'il s'agit du centre de toute la tradition germanique, c'est-à-dire du centre des Islandais aussi bien que de celui des Géats ; et quoi de plus normal que chaque

1. Voir sur ce sujet René Guénon, *Le Symbolisme de la Croix*, pp. 49, note 3, et 52, note 1.

2. Pour son histoire, voir le *Hrolfs Saga Kraka* et le *Skoldshaparmal*, cap. 44, du *Skioldunga Saga*.

race de cette tradition fasse du héros commun son héros à elle ? Or il est raconté de ce Bothvarr Biarki qu'il pouvait se changer en ours ; en d'autres termes, il était un *Kshatriya* ou un *earl* (1). De plus, l'ours et le loup sont assimilables, quoique nous admettions ne pas avoir de preuves de cette dernière affirmation si ce n'est dans le nom employé pour désigner les partisans du pape au Moyen Age, nous voulons dire le mot *Guelf* ; on sait que les Guelfes étaient les descendants de *Welf* ou de « Loup » et que leur fonction fut dans un certain sens, « templière », s'il ne s'agissait que de défendre « le temple exotérique » (2). Mais le loup est souvent une spécialisation de l'ours, pour ainsi dire, car il a parfois le sens de « lumineux » à cause de la ressemblance entre son nom grec *lykos* et le mot signifiant lumière *lyké* ; et l'on se souviendra ici du rôle que joue Apollon comme « lycien » (3). Béowulf, alors, a pour signification celle de « tension » ou « tendance lumineuse » ou même « arc lumineux », et l'on verra plus tard qu'il joue en effet un « rôle de pont » ; et le

1. Toutefois faut-il faire ici quelques réserves. Nous savons, par exemple, que Aeschere, le déchiffreur de runes de Hrothgar, était un *earl* et qu'il avait sa salle à lui et était lui-même un « donateur d'or » (*Béowulf*, vv. 1341-42), c'est-à-dire qu'il était un maître spirituel ainsi que son roi. Alors, on voit que les rapports de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel étaient beaucoup plus étroits que dans la plupart des traditions. On se demande même si les deux castes n'en formaient pas avant une seule et si ce n'était pas, pour ainsi dire, la réalisation seule qui comptait dans la hiérarchie. Dans *Béowulf* il semble que les familles royales fussent une caste à part, ce qui serait alors le résultat d'une décadence. Il se peut même que le mot *earl* ait désigné originellement l'équivalent du *cheng-jen* chinois.

2. Il y a aussi l'histoire de la louve qui allaita Romulus et Rémus dans la tradition latine ; il semble qu'ici également elle remplace l'ourse, car Romulus fut le premier roi. Enée, par contre, fut prêtre et roi et on se souviendra que ce fût lui qui trouva le sanglier sous le chêne et y bâtit sa ville, c'est-à-dire le centre spirituel en question. On pense aussi, en cette connexion, au conte anglais où il s'agit de trois porcelets qui veulent écarter un loup de leurs maisons, dont les deux premières étaient de paille et de bois ; le loup y entre facilement et mange ainsi les deux frères aînés ; le troisième, par contre, fait la sienne de pierre et se préserve. N'est-ce pas une histoire très déformée des rapports des Druides et des Chevaliers, ces derniers étant figurés par le loup et les premiers par les porcs, c'est-à-dire les sangliers ?

3. Si Apollon est souvent représenté par un loup, il est à remarquer que la plus célèbre des constellations s'appelle « La Grande Ourse », et qu'en sanscrit le mot *riksha* signifie à la fois étoile et ours, c'est-à-dire que les deux animaux symboliques ont également le sens de « lumineux », quoique de différents points de vue.

nom implique qu'il est de la caste des Chevaliers ou des *earls* (1).

Mais, d'après le texte, il est évident qu'il a le droit de porter l'emblème du sanglier que l'on sait être celui de la caste « brahmanique » ou « druidique » et qui, dans la tradition germanique, était probablement réservé seulement aux rois et peut-être à leurs parents de descendance mâle (2). Béowulf, d'ailleurs n'est que le fils de la sœur de Hygelac.

Voici ce que dit le texte : Béowulf et ses quatorze compagnons viennent d'arriver à Héorot ; « des figures de sangliers brillaient sur l'orfèvrerie de leurs visières » (3) ; et plus loin, quand il descend dans les eaux de l'étang, Béowulf porte un casque « entouré d'images de sangliers » (4) ; enfin, juste avant son départ, Hrothgar lui donne douze trésors dont, comme on l'apprend plus tard, le plus estimé est « une bannière à tête de sanglier » qu'il donne au roi Hygelac à son retour chez les Géats. Ainsi nous sommes amené à penser que

1. Voir nos réserves à ce sujet dans la première note à la page précédente. Alors Béowulf est « l'homme-loup », et nous avons ici la profonde raison pour laquelle la mère de Grendel est « femme-louve » ; c'est-à-dire que nous avons un symbolisme de contraires très exact. Nous ne pouvons parler ici des significations possibles de ce double symbolisme bénéfique et maléfique du loup. Nous ajouterons seulement que partout dans le poème il y a un parallélisme très remarquable entre les aspects bénéfiques et maléfiques des symboles que nous ne nous souvenons pas d'avoir rencontré ailleurs aussi clairement indiqué. Nous avons déjà cité l'exemple des deux lumières dans la caverne souterraine. Il en est de même pour le corbeau qui a un sens bénéfique au vers 1801 où « il annonce, de cœur léger, les beautés des cieux », et un sens maléfique dans l'endroit où Haethcyn est tué dans le « bois des corbeaux » (v. 2925). Plus frappantes encore sont les descriptions des deux autres : celui de Grendel et celui du dragon de feu (*Béowulf*, vv. 2545 et 2719 surtout) ; d'ailleurs, Béowulf ne prend que la tête de Grendel et la garde de l'épée au repaire du premier tandis qu'il ordonne qu'on enterre avec lui tous les trésors de ce dernier. — Pour retourner au sens du nom de Béowulf, il est digne de remarque que celui de l'abbé de Clairvaux, qui plus que tout autre s'intéressa à l'organisation de l'ordre templier, était « Bernhard », ce qui veut dire, comme on le sait, « ours courageux ».

2. Ici encore il faudrait faire quelques réserves, car au vers 1338 du poème on lit : « quand les armées se mêlèrent et les sangliers (c'est-à-dire les armures) se bousculèrent l'un contre l'autre », ce qui impliquerait que n'importe quel guerrier pouvait porter le sanglier ; et cela serait encore une indication qu'il n'y avait pas de séparation des deux castes. Par contre, il se peut qu'il s'agisse d'un détail ajouté plus tard par quelqu'un qui ne comprenait plus l'importance de ce symbolisme.

3. *Béowulf*, vv. 303-4.

4. *Ibid.*, v. 1453.

Béowulf fut plus qu'un simple *Kshatriya*, même s'il ne fut pas *Brahmane*. Il semble, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'il s'agisse ici d'une fonction templière, c'est-à-dire qu'il est le gardien en chef de la « Terre Sainte » germanique, et cela, en outre, à une époque de grave crise spirituelle, et que c'est lui-même qui semble avoir rétabli l'équilibre alors rompu. Il se peut aussi que ce transfert de bannière de Hrothgar à Hygelac et du collier de Waeltheow à Hygd par Béowulf (1) indique un changement de centre spirituel, car Béowulf, dans le récit de ses aventures à Hygelac, fait allusion au mariage de la fille de Hrothgar avec le fils d'un ancien ennemi et, sans toutefois faire une prédiction, il semble penser qu'il en résultera du mal par la suite ; ce qui fut le cas, car le beau-fils attaque la « salle » et sans doute ce fut la fin de Héorot, tandis qu'après les morts d'Hygelac et de son fils, Béowulf devient roi. Il est aussi appelé roi des Scyldings (2), c'est-à-dire des Danois, ce qui a bien embarrassé les spécialistes, mais que nous trouvons tout à fait normal (3), car cela veut dire que Béowulf lui-même, comme Hygelac et Hrothgar avant lui, devint le conservateur de la tradition germanique « pendant cinquante ans » (4). Nous n'oserons affirmer qu'il

1. Ainsi, comme l'implique son nom, il joue un rôle de « pont » entre les deux rois. Si les noms des rois sont peu certains, il est possible que ceux des deux reines soient ceux des originaux, car on ne parlait pas beaucoup des habitants des « appartements intérieurs », dans l'histoire à cette époque. Alors, celui de la reine de Hrothgar, Waeltheow, est surtout digne d'attention, car il veut dire littéralement « esclave bretonne ». Or, ici il y a l'indication d'un rapport très étroit entre la tradition germanique et celles des Celtes; Hygd signifie « pensée », et on retrouve le même mot sous une forme différente dans le nom de son mari. N'avons-nous pas ici deux dynasties, comme, par exemple dans l'Inde antique, l'une solaire, celle de Hrothgar dont le nom signifie « lance rapide », et suggère la connaissance directe, et l'autre lunaire, celle de Hygelac dont le nom suggère la connaissance réfléchie ou indirecte ? Ce serait encore une preuve de « l'exotérisation », du centre spirituel dont nous parlions plus haut.

2. Voir *Béowulf*, vv. 1563 et 3005, et aussi vv. 947 et 1176, où Hrothgar est dit l'aimer comme son propre fils.

3. Dès lors, comme nous l'avons dit plus haut, que ce n'est plus de races historiques ni de régions géographiques qu'il est question, mais de fonctions dans la hiérarchie germanique.

4. Hrothgar est dit avoir régné cinquante ans en prospérité ainsi que Béowulf ; nous pensons qu'il s'agit de deux périodes entières représentant chacune une adaptation, ou plutôt une réadaptation de la tradition en question. Il est à noter que la mère de Grendel « avait un empire sur les eaux », également « pendant cinquante ans ».

s'agit d'un changement de caste, quoique cela semble la seule explication possible (1). Toutefois, de telles choses sont possibles une fois que l'état d' « Homme Universel » a été réalisé comme ce fut le cas pour Galaad et Perceval, qui, d'après Robert de Boron, régnèrent, l'un après l'autre, à Sarras avant de mourir. Mais, demandera-t-on avec raison, quand Béowulf devint-il « Homme Universel » ? On objectera sans doute que l'épreuve des deux combats à Héorot ne le prouve nullement ; il est vrai qu'il reçoit douze trésors, y compris la bannière avec la figure de sanglier, une épée, une cuirasse, un casque et huit chevaux, et finalement un collier que seul celui que porta la déesse Freya surpassait ; mais il ne les garde pas, c'est-à-dire qu'il n'est encore, pour ainsi dire, qu' « un pont », un intermédiaire entre les deux rois. Quant à la lutte avec le dragon de feu, elle vient après le règne de cinquante ans ; et c'est ici que, encore une fois, nous aurons recours au texte, qui, d'ailleurs, ne nous est parvenu que dans un seul manuscrit.

Les événements sont racontés d'une façon très détaillée jusqu'au vers 2.200 où une cinquantaine d'années passent en moins de dix vers. Evidemment il n'y aurait là rien d'extraordinaire, si rien d'important ne s'y passait, mais, au contraire, d'après un long discours que notre héros fait plus tard, nous apprenons qu'Hygelac y fut tué en bataille, probablement par un certain Daeghraefn qui désirait lui enlever le collier, mentionné plus haut, lequel Daeghraefn fut tué ensuite par Béowulf lui-même. Pour nous, cela est un fait de la première importance quand on se souvient des deux corbeaux d'Odin (2) qui sont assimilables aux aigles de Jupiter ; or, le nom de Daeghraefn ne veut dire rien de moins que « corbeau du jour » ; c'est-à-dire que Béowulf en le tuant s'est, pour ainsi dire, emparé de la connaissance

1. Si, comme nous l'avons indiqué dans une autre note, il ne s'agissait que d'une seule caste, la question serait, en effet, plus simple. D'ailleurs, les mêmes conditions s'imposeraient, c'est-à-dire que le conservateur de la tradition devait être « Homme Universel ».

2. Voir René Guénon, *Le Symbolisme de la Croix*, p. 89, note 3.

de la lumière ou, en d'autres termes, de la connaissance universelle (1) ; c'est pour cela qu'il peut cesser d'être seulement le chef des gardiens de la « Terre Sainte » et devenir le conservateur de la tradition germanique elle-même (2).

Comment, alors, expliquer le dernier combat avec le dragon de feu ? En effet, il y a ici une difficulté, mais nous croyons toutefois pouvoir l'expliquer, quoique ce que nous dirons semblera peut-être, au premier abord, un peu hasardeux. Nous pensons qu'il s'agit ici de l'état qui est au delà de toute détermination, c'est-à-dire de l'état inconditionné d'*Atmâ* ou le *fanal fanai* (3) islamique, l'extinction de l'extinction, et dont M. Guénon nous dit « que tout ce qui concerne cet état inconditionné d'*Atmâ* est exprimé sous une forme négative » (4) ; voilà pourquoi Béowulf, ayant tué le dragon, meurt d'une blessure qu'il reçoit de ce dernier. On pourrait encore contester la possibilité de parler ainsi de l'état inconditionné ; mais s'il arrive rarement qu'on y fasse allusion, ce n'est pas là une raison pour dire qu'il est toujours exclu ; si, d'ailleurs, dans le cas de la *Divine Comédie* il n'en est pas question, c'est qu'elle est écrite à la première personne tandis que Béowulf est écrit à la troisième, et si l'on ne peut pas parler de sa propre extinction, on peut

1. Ce Daeghraefn d'ailleurs, est dit être porte-étendard des Hugas. Encore une fois on voit l'importance attachée dans ce poème et probablement, par conséquent dans toute cette tradition, au symbolisme de la bannière. Il est quelque peu curieux que le mot anglo-saxon employé pour la désigner dans la plupart des cas est *segn*, qui n'est autre que le latin *signum*. Mais sans doute y a-t-il ici une allusion aux enseignes de batailles et à l'équivalent germanique des *spolia opima* et les enseignes ennemies étaient-elles prises comme la précieuse partie du butin. Il serait intéressant de savoir quel était le mot germanique employé antérieurement et qui fut remplacé par l'expression latine.

2. Nous avons fait allusion dans une note précédente à une deuxième épreuve de natation que subit Béowulf. C'est après avoir tué Daeghraefn qu'il l'accomplit et nous pensons que nous avons ici encore une confirmation de notre supposition que c'est la première natation qui signifie la réalisation de l'état primordial et non les combats contre Grendel et sa mère ; ainsi on aurait une allusion aux deux eaux, inférieures et supérieures.

3. Voir René Guénon, *L'Homme et son Devenir selon le Védānta*, p. 238, note 3.

4. René Guénon, *Ibid.*, p. 189. Il meurt, d'ailleurs, à un endroit qui s'appelle « le promontoire des aigles », et on se souviendra du symbolisme solaire de ces derniers.

parler de celle d'une autre personne. Ainsi, il nous semble que *Béowulf* est un des poèmes les plus remarquables que nous connaissions dans la littérature européenne et nous pensons que le sens ésotérique a été aussi nettement préservé dans peu de récits populaires.

Mais si notre épopée a pour sujet la réalisation de « l'Identité Suprême » par le héros qui en est, pour ainsi dire, le centre, il s'agit d'autres choses aussi, quoique nous n'ayons malheureusement pas la place ici de les étudier toutes. Toutefois nous parlerons d'un détail qui a un rapport des plus directs avec la question du folklore qui a fait l'objet du précédent numéro de la revue.

On trouvera au vers 2.230 du poème le passage suivant : « Il y avait là dans la caverne un amas abondant de vieux trésors comme autrefois quelqu'un de prévoyant en cachait secrètement ; c'était l'héritage vaste d'une noble race, monceau précieux. La mort dans les temps lointains les avait tous emportés et il ne restait qu'un homme de l'élite du peuple, qui y demeura très longtemps, triste à cause de la perte de ses amis, et qui s'attendait, lui aussi, à ne jouir de cette richesse, entassée depuis des âges, que pour une courte durée. Tout préparé, sur un terrain ouvert au bord des ondes, nouvellement construit sur le promontoire, se trouvait un tumulus, dans un endroit inaccessible (1) ; et ce fut là-bas que le gardien des anneaux (un *kenning* pour « l'homme de l'élite » du peuple mentionné plus haut) porta cet amas précieux des trésors des *earls*, faits d'or battu ; puis il prononça ces quelques paroles : « Prends en ta garde, ô terre, ce que les héros ne peuvent plus protéger, ces richesses des *earls* ; les hommes d'antan les ont prises de toi. La mort par la guerre, un carnage sans distinction, a emporté mon peuple dont chaque homme a ainsi abandonné la vie ; ils avaient connu la réjouissance dans la salle. Il ne me reste

1. La traduction littérale de ce passage serait « sûr à cause de l'habileté avec laquelle il est entouré » ; est-ce une allusion au labyrinthe ?

plus personne qui sache manier l'épée, ou polir la vaisselle d'or, le gobelet précieux ; disparus sont les anciens guerriers. Le casque hardi, orné d'or, doit perdre les lueurs de ses brillantes plaques. Les polisseurs dorment qui devaient fabriquer les masques de bataille ; ainsi la cuirasse, elle, qui subissait les coups de l'épée dans la lutte quand les boucliers résonnaient l'un contre l'autre, suit le guerrier à la ruine. La cotte de mailles ne peut pas voyager loin à côté du héros quand le brave est mort. Point de joie dans la harpe, point de gaieté dans le hautbois ; et le bon faucon non plus ne se lance pas à travers la salle ni le rapide palefroi ne frappe du pied les dalles de la cour. Une mort pernicieuse a fait s'en aller beaucoup de générations d'hommes » (1). Ainsi, l'esprit accablé, le dernier survivant se plaignait de sa douleur, et jour et nuit pleurait sa misère jusqu'à ce que l'élan de la mort le toucha au cœur. Le trésor sans prix fut trouvé par le vieil ennemi crépusculaire, le dragon, nu et redoutable, qui, entouré de feu, vole la nuit, vomissant des flammes, dans sa recherche pour les tumulus... ce fut ainsi que l'adversaire du peuple garda dans la terre ce coffre-fort si puissant en richesses pendant la durée de trois cents hivers » (2) ; et plus tard c'est surtout du gobelet qu'il est question et l'on sait le symbolisme de ce dernier d'après la « quête » du Saint-Graal, c'est-à-dire qu'il s'agit ici de la conservation d'une tradition mourante. Au fond, nous avons un très bel exemple de la naissance du « folk-lore » lui-même, que nous ne décrivons pas plus amplement ici parce que nos lecteurs la connaissent d'après les études de M. René Guénon où ce phénomène est très nettement expliqué, surtout dans un article sur le Saint Graal (3). Il nous semble que « le dernier sur-

1. Il s'agit partout ici naturellement du symbolisme de la salle.

2. *Béowulf*, vv. 2231-2279.

3. Voir René Guénon, *Le Saint Graal*, p. 74, *Voile d'Isis*, février 1934, où il est dit que « le terme « folk-lore », prend une signification très proche de celle de paganisme, en envisageant l'étymologie de ce dernier sans intention polémique ou malveillante ». Ainsi, dans le texte il est question « d'or païen » ; d'ailleurs, le mot anglo-saxon pour païen est *haethen* qui signifie littéralement « venant des landes » ; et nous croyons avoir ici un exemple

vivant » confie ces connaissances à la terre (1) pour qu'elle puisse les conserver pour une époque plus spirituelle où viendront de nouveau des gens qui comprendront leur symbolisme caché. On se demandera quelle est la signification exacte de cet épisode dans l'histoire de Béowulf. Il faut dire que ce n'est pas très facile à expliquer, mais il nous semble qu'il n'est pas sans rapport avec d'autres détails du texte.

Ainsi le poème commence par raconter l'histoire des ancêtres de Hrothgar, Scyld Scefing et Béowulf, son grand-père ; de Scyld on dit qu'il « arracha les bancs d'hydromel des mains de bandes hostiles de plusieurs tribus ; il effraya les *earls*. Il fut trouvé tout d'abord en misère (dont il fut bien consolé), mais ensuite il crût sous les cieux et fleurit en grand honneur à un tel point que chacun de ses voisins dut lui obéir, en lui rendant visite par la voie des baleines pour lui présenter son tribut. Il fut un vrai roi (2) » ; de Béowulf, son fils, on dit seulement qu'il fut un « roi bien aimé du peuple » et « célèbre dans la terre des Suédois » (3) ; puis l'on donne une description des funérailles de Scyld ; or, le poème finit également avec des funérailles, celles de l'autre Béowulf, notre héros. Voici ce qui est dit vers la fin de celles de Scyld : « De plus on arbora une bannière au-dessus de sa

du procédé par lequel un sens péjoratif est donné à un mot, car l'on peut très bien se figurer que le récitateur pré-chrétien employait *heathen* dans le sens original du terme, puisque le trésor était, en effet, caché au fond de la lande ; ce n'est que son successeur chrétien qui lui attribue le sens péjoratif qu'il a eu par la suite.

1. Le sens du symbolisme de la terre ici dépend du point de vue. S'il s'agit, comme cela se peut ici, de la fin d'un grand cycle, alors les symboles de la tradition détruite sont, en un sens, vraiment ensevelis dans la terre. D'autre part, s'il est question, comme il arrive plus souvent, tout simplement d'une époque de décadence dans une tradition quelconque, alors la terre peut être prise dans le sens de « peuple », c'est-à-dire le « folk », car c'est lui qui conserve ces connaissances sans toutefois, être conscient de ce qu'il fait. Il arrive, d'ailleurs, qu'il les déforme grossièrement et ce qui est surprenant dans le cas de *Béowulf*, c'est qu'il ait été si peu vulgarisé, pour ainsi dire.

2. *Béowulf*, vv. 4-11.

3. On pourrait se demander pourquoi « chez les Suédois », mais il faut se souvenir encore une fois que les noms des peuples sont relatifs ici, puisqu'il s'agit d'une seule tradition ; cela explique pourquoi les noms trouvés, dans la famille royale danoise, sont parfois confondus avec ceux des autres familles royales.

tête ; on permit à l'océan de le porter ; on le céda à la mer. Tous étaient tristes d'âme, bien lourds d'esprit. En vérité nul ne peut dire, même parmi les conseillers de la salle, les héros sous les cieux, qui reçut ce fardeau » (1) ; tandis que de celles de Béowulf on lit : « On enterra dans le cairn bagues et armures, toutes les décorations que les hommes, avides du combat, avaient enlevées du coffre-fort (du dragon de feu). Ils permirent à la terre de garder les trésors des *earls*, l'or souterrain, où il repose encore, aussi inutile aux hommes qu'il l'était auparavant » (2).

Nous voulons citer encore un autre passage ; on se souviendra qu'après avoir tué la mère de Grendel, Béowulf fait cadeau de la garde de l'épée, « l'ancien travail des géants », qu'il avait trouvée dans la caverne et dont la lame s'était fondue, au roi Hrothgar ; ce dernier regarde « l'antique héritage. Sur elle était écrit le commencement d'une lutte d'antan, quand un déluge, une mer impétueuse, anéantit la race des géants, car ils avaient vécu hardiment ; or, cette race s'éloigna du Seigneur éternel ; et enfin le Souverain leur en donna la récompense dans la houle de l'océan ; ainsi, sur les plaques d'or luisant fût-il clairement indiqué, noté et exprimé en lettres runiques pour qui tout d'abord l'épée, la meilleure des lames, fut forgée avec la poignée enroulée et ses images de serpents » (3).

Nous avons là trois descriptions quelque peu énigmatiques, mais, pensons-nous d'un grand intérêt ; il reste maintenant à essayer de leur donner une cohésion. Nous avons, pour ainsi dire, deux références d'un caractère négatif, celle du « dernier survivant » qui confie ses trésors à la terre et celle de la garde de l'épée sur laquelle l'histoire du déluge est écrite en runes ; et une d'un caractère positif, l'arrivée du roi Scyld

1. *Béowulf*, vv. 47-52.

2. *Ibid.*, vv. 3163-68.

3. *Ibid.*, 1687-1698. Au sujet de ces images de serpents on pourrait dire beaucoup de choses. Il suffit ici de remarquer que le dragon fut également l'emblème d'Arthur.

Scefing et sa conquête « des bancs d'hydromel ». Quant à ce dernier, il faut tout de suite ajouter qu'il est dit ailleurs (et suggéré ici) (1) qu'il vient de la mer dans un bateau comme enfant avec seulement une poignée de blé à sa tête ; cette même histoire est racontée, chez Guillaume de Malmesbury, d'un certain Sceafo. Il semble qu'il s'agisse du même personnage quoique, historiquement, Scyld soit roi des Danois et Sceafo roi des Longobards (2), car *Sceafo* veut dire gerbe et on présume que le blé vient de cette gerbe. Tout cela reste encore fort mystérieux, mais nous croyons que l'histoire de Noé y répand des lumières ; ne s'agit-il pas du commencement d'un cycle, dont Scyld (le bouclier), fils de « Gerbe », est, pour ainsi dire, le *Manu* ? Alors, le blé serait l'équivalent de la branche d'olivier que la colombe apporta au patriarche et doit être un symbole de la pureté renouvelée de *Prakriti* (3). Cela demande quelques réserves ; si l'on dit que le déluge de Noé fut loin d'être mondial, il est évident que la mer sur laquelle flotte la barque de Scyld Scefing le fut encore moins et qu'il s'agit ici d'un commencement de « petit cycle ». Cela est confirmé par notre citation où il y a allusion directe à un déluge qui serait probablement celui des Hébreux, si toutefois celui-ci mit fin à la tradition atlantéenne, car c'est à l'Atlantide que l'inscription semble se rapporter. Quant au « dernier survivant » il semble être d'un temps également reculé, c'est-à-dire antérieur à la tradition germanique même (4).

Il est à remarquer que ces détails ne sont nullement superflus ; en effet, ils ont pour centre *Béowulf* lui-même qui joue ici un rôle important, car et le « grand cycle » et le « petit

1. Voir *Béowulf*, vv. 6-7 où il est dit être trouvé « tout d'abord, en sère ».

2. D'après *Widsith*, un autre poème anglo-saxon.

3. Rappelons les mystères d'Eleusis dans lesquels le blé jouait un rôle important comme symbole de la déesse Déméter.

4. Ce qui donnerait encore plus d'importance au symbolisme de la bannière, puisque la caverne du dragon de feu en a une également ; celle-ci viendrait, dans ce cas, de la tradition atlantéenne ou tout au moins d'une tradition contemporaine de cette époque.

cycle » finissent en lui (1). Les trésors du « dernier survivant » sont enterrés dans son cairn et l'adaptation de la tradition germanique, dont Scyld fut le fondateur, s'achève également dans notre héros ; cela est très nettement indiqué, tout d'abord dans les récits des deux funérailles, symbolisant ainsi l'accomplissement d'un cycle, et ensuite dans un détail qui pourrait très facilement échapper à la vue, s'il n'y avait ailleurs dans le poème plusieurs allusions à la même chose : nous parlons de la bannière « à l'image de sanglier ». On se souviendra de celle que Hrothgar donna à Béowulf, que ce dernier donna à Hygelac et dont il a sans doute lui-même hérité quand il devint roi. Or, il semble que cette bannière avait une signification très spéciale, comme si elle était un symbole de la tradition elle-même, ainsi que nous l'avons indiqué ailleurs, car au vers 2.765 quand Wiglaf (2), sous les ordres de Béowulf, va lui chercher le trésor du dragon de feu, « il y vit aussi, reposant là, une bannière toute en or élevée au-dessus de l'entassement, la plus grande des merveilles tissée par l'artisan ; celle-là jeta une lueur par laquelle il put voir les dalles de la caverne et bien regarder les pierres précieuses », et plus loin elle est appelée « le plus brillant des signes » (3). On sait aussi qu'une bannière fut arborée à la tête de Scyld Scefing avant de donner son corps à la mer et puisque tous les trésors du dragon de feu, c'est-à-dire

1. Ainsi Scyld Scefing est suivi d'un Béowulf, et puisque, en un sens, Scyld lui-même ne meurt pas, car à ses funérailles, on se souviendra, " nul ne peut dire... qui reçut ce fardeau », ce n'est, pour ainsi dire, qu'avec le premier Béowulf que ce " petit cycle de petit cycle " commence ; il se termine également avec un Béowulf ; et cela nous fait penser au rapport de son nom avec le mot " bague », désignant un objet qui évoque par sa forme l'idée de cycle.

2. Wiglaf, comme nous l'avons déjà dit, est le seul suivant de Béowulf qui l'aide dans ce combat. Il est, par conséquent, le seul qui voie mourir son chef et c'est lui qui reçoit ses dernières instructions. Or, nous trouvons qu'il fut de la même race que Béowulf, c'est-à-dire qu'il était un *Waegmunding*, et même le dernier. Ce mot est fort intéressant, puisqu'il a un rapport avec un détail assez curieux du texte, dans lequel il est souvent question d'ornements avec des images de serpents ou de dragons ; ces ornements sont aussi dits être *waeg*, c'est-à-dire " avec des ondulations ». Alors, il est probablement encore ici question d'une fonction dans la hiérarchie spirituelle.

3. *Béowulf*, vv. 2767-2771 et 2776.

de « l'homme de l'élite du peuple » furent enterrés dans le tumulus de Béowulf, la bannière (1) le fut, sans doute, avec les autres.

Ainsi *Béowulf* est non seulement l'histoire de la réalisation de « l'Homme Universel » par le héros lui-même, mais aussi la chronique sacrée d'un « petit cycle » dans le « petit cycle » de la tradition germanique (2).

ADRIAN PATERSON.

1. Voir ce que nous avons dit dans une note précédente au sujet de ce symbole.

2. Nous avons dit plus haut que ce qui est arrivé à ce poème ressemble beaucoup au traitement qu'ont subi les légendes arthuriennes. Ainsi, l'on sait que tous les symboles employés plus tard dans ces derniers récits, existaient déjà à Glastonbury longtemps avant l'histoire de l'arrivée de Joseph d'Arimathie (voir *Glastonbury and its temple of the stars* et *La terre du Soleil*, dans le n° de janvier 1936 des *Etudes Traditionnelles*), mais que la victoire du Mont Badonus en 520, d'ailleurs très proche de la date de l'Hygelac historique, d'un certain prince des Bretons, a servi comme événement historique sur lequel on a pu concentrer, pour ainsi dire, sous une nouvelle forme, tout l'antique symbolisme. On dit également que la légende du Saint Graal cache l'histoire de l'Ordre des Templiers et c'est ainsi que le symbolisme s'empare de « l'histoire profane », pour faire une chronique de « l'histoire sacrée ». On voit immédiatement que la méthode fut la même avec *Béowulf*, où, comme nous l'avons indiqué, il s'agit également d'« histoire sacrée », cachée sous de l'« histoire profane ». Aussi racontent-ils les mêmes détails, quoique de leurs traditions respectives. Les cinquante ans de floraison des Danois sous le roi Hrothgar ont leur équivalent dans la gloire première d'Arthur et ses chevaliers, sous la direction de Merlin : Béowulf, dans un certain sens, serait le Galaad ou le Perceval du poème qui porte son nom. La bataille finale et la fin du royaume dans la légende celtique correspond à la démolition de la salle de Béowulf par le dragon de feu et à la désertion de ses compagnons. Seul dans la caverne avec Wiglaf, il nous fait penser à Arthur seul avec Sir Bedivere au bord du lac. Il y a une différence : les trésors sont enterrés avec Béowulf, tandis qu'il est dit d'Arthur qu'il retournera chez son peuple. Cela s'explique par la position qu'occupent dans le cycle les deux traditions dont ils émanent. Béowulf appartient aux dieux qui furent perdus dans le débordement du Rhin qui finit par garder la bague des Niebelungen, tandis qu'Arthur appartient à une adaptation « messianique », d'une date plus récente et, par conséquent, plus proche de « l'âge d'or », qui doit suivre le *Kali yuga*, et ainsi il peut revenir.